Document généré le 30 juin 2025 23:59

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Numéro 47, automne 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/39255ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Dionne, A. (1987). Compte rendu de [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (47), 49–50.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

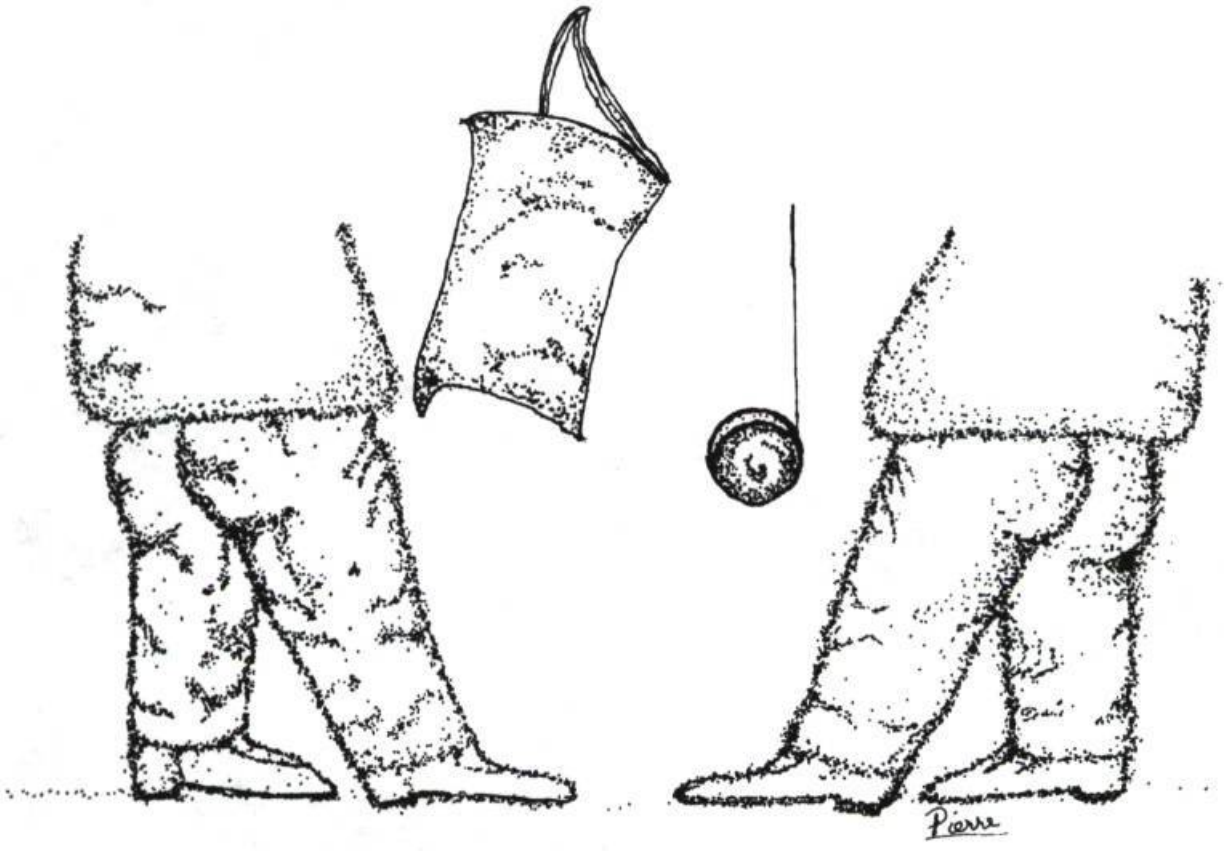
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Le théâtre qu'on joue

par André Dionne

Le Printemps, Monsieur Deslauriers de René-Daniel Dubois à la Compagnie Jean-Duceppe.

«On peut se tromper, mais on n'a pas le droit de ne pas essayer.» Voilà ce que dit le héros de René-Daniel Dubois dans *Le Printemps, Monsieur Deslauriers*. Cette phrase pourrait se retrouver dans la bouche de tous les perdants: l'entraîneur du club de hockey qui perd, le député qui mord la poussière, etc. — il faut bien sauver la face, se justifier. Dans cette fable nationaliste et, il va sans dire, moralisatrice, l'auteur reprend le discours messianique des années soixante. Vous comprenez la démarche: d'abord, procès d'intention, puis bilan, et, enfin, la liberté conditionnelle de vous conformer au nouvel ordre de valeurs du rêve à réaliser. Le style a changé, mais comme dit un personnage, on est encore dans «un monde de lâches, de peureux, de brutes».

Philippe Deslauriers convoque ses enfants pour fêter ses soixante-dix ans et leur apprendre qu'il ne lui reste que six mois à vivre. Ils arrivent tous avant l'heure prévue parce que leur père, riche entrepreneur en construction, vient de les déshériter. Ce dernier veut que sa descendance réalise ses rêves sans compter sur sa fortune. Dans cette aréna, construite par lui-même, le père «coache» une vraie partie des Canadiens contre les Nordiques, deux générations s'opposent: les enfants contre le petit-fils, les profiteurs contre le démuni, etc. On pourrait facilement continuer les parallèles de cette pensée binaire. Comme salade nationaliste, c'est parfait: le hockey, l'argent corrupteur, le confort à bannir, un peu plus et j'entendais Mgr Paquet se retourner dans sa tombe pour dire qu'il allait oublier la mission divine que nous avions à accomplir.

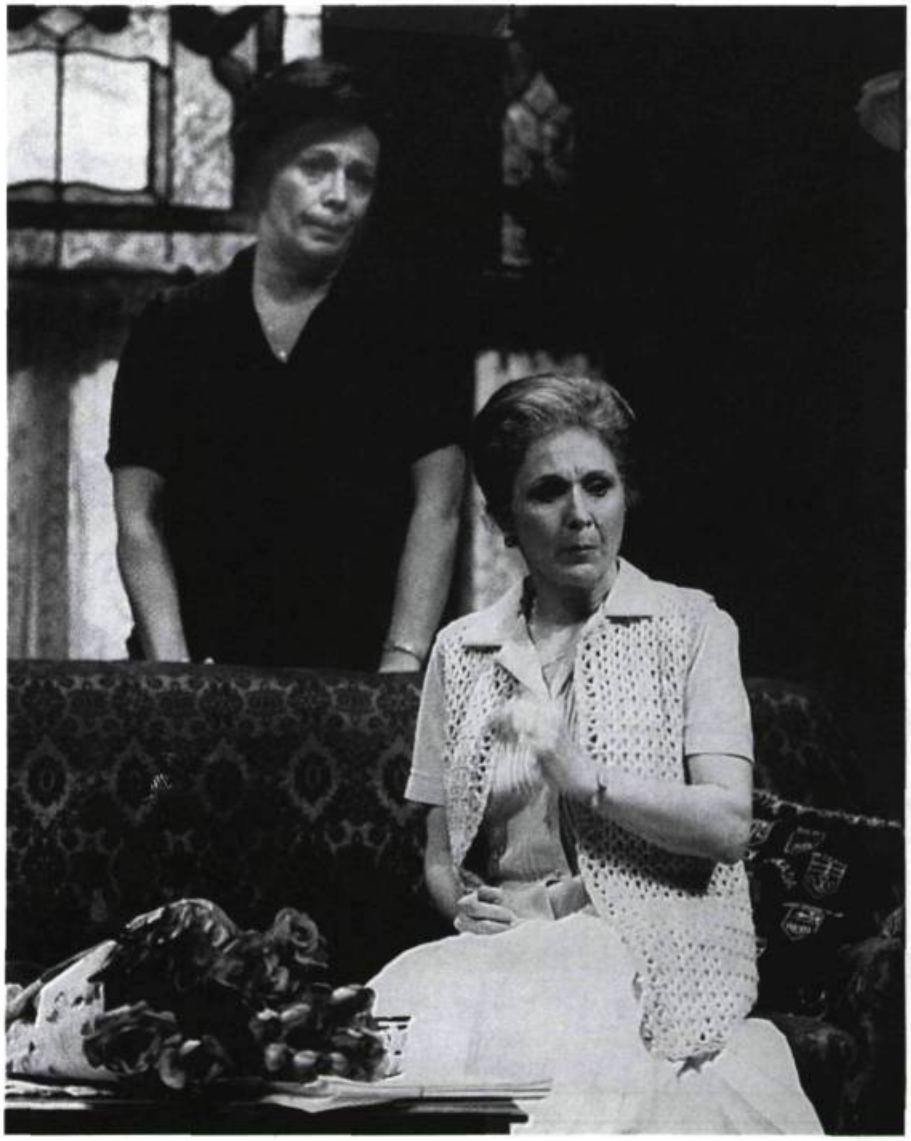
Montée comme un match de hockey par Daniel Roussel, cette pièce peut intéresser par sa forme, mais le message véhiculé relève trop d'une morale évangélisatrice pour réussir à embrigader...

Le Vrai monde? de Michel Tremblay au Théâtre du Rideau Vert.

Le fil est maintenant si ténu entre la réalité et la fiction, le vrai et le faux, la vérité et le mensonge, qu'un auteur peut facilement se retrouver entre deux feux qui le dévorent. Où est la création? Dans l'inspiration? Dans la transpiration? Ou suffit-il d'arriver à la nudité des sentiments? Dans le strip-tease du réel, on se demande toujours où est la vraie scène? Où situer l'inceste entre l'auteur et ses personnages? Ces dires sont-ils fidèles aux non-dits de ceux dont ils s'inspirent? Maintenant que les questions sont dans la réalité et les réponses dans l'imaginaire, que la désinformation prend le pas sur l'information, le «vrai monde» se fait de plus en plus rare. Il ne reste peut-être que la pâle copie des mythes qui nous grugent. (Quand on pense que ressembler à quelqu'un devient un signe de personnalité.)

Ce n'est pas dans les personnages que Tremblay crée dans cette pièce qu'il faut chercher quelque originalité: une fille un peu putain, une mère silencieuse, un père absent, un fils écrivain et homosexuel. Comme prototype dans la littérature québécoise (ou réalité dans la vie), c'est du déjà vu. Là où se situe toute la force de l'auteur, c'est dans son habilité à démonter les mécanismes de la création artistique. Dans le balancier de l'influence, entre la société et l'imaginaire, Claude, le jeune personnage dramaturge de la pièce, à l'instar de Michel Tremblay, «[fait] dire aux autres, ce qu'[il n'est] pas capable de dire», et se demande s'il a le droit de piller les autres pour véhiculer ses perceptions et son univers fictif. D'où ces deux pères, deux mères et deux soeurs qui sont exploités par l'écriture provocatrice du dramaturge.

Ces intuitions de vérité, qui se rapprochent étrangement de la mode des biographies romancées, sont orchestrées d'une façon magistrale par André Brassard qui connaît parfaitement le vrai monde de Michel Tremblay. Servie par d'excellents comédiens, cette pièce fascine par sa structure qui révèle les cheminements d'un auteur qui cherche sa vérité. □



Angèle Coutu et Rita Lafontaine dans *Le Vrai Monde.*

Jean-François Blanchard et Gérard Poirier dans *Le Printemps, Monsieur Deslauriers* à la Compagnie Jean-Duceppe.